

SCHULL, Joseph, *Un Grand Patron : une biographie de Donald Gordon*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1981. X-350 p. Index. \$24.95. Traduction par Luc Sicotte de *The Great Scot: A Biography of Donald Gordon*, McGill-Queen's University Press, 1979.

Michel Brunet

Volume 35, numéro 4, mars 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304020ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304020ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M. (1982). Compte rendu de [SCHULL, Joseph, *Un Grand Patron : une biographie de Donald Gordon*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1981. X-350 p. Index. \$24.95. Traduction par Luc Sicotte de *The Great Scot: A Biography of Donald Gordon*, McGill-Queen's University Press, 1979.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(4), 599–602.  
<https://doi.org/10.7202/304020ar>

SCHULL, Joseph, *Un Grand Patron: une biographie de Donald Gordon*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1981. X-350 pages. Index. \$24.95. Traduction par Luc Sicotte de *The Great Scot: A Biography of Donald Gordon*, McGill-Queen's University Press, 1979.

Né en Écosse en 1901, Donald Gordon émigra au Canada avec sa famille en 1914. Sa mère avait conclu, après le départ de ses quatre aînés déjà établis à Toronto, que ses cinq autres enfants n'avaient aucun avenir dans leur pays natal. Le père, personnage énigmatique perdu dans un rêve intérieur, dut suivre. Tous les Gordon se retrouvèrent donc dans la métropole ontarienne. Les premières années furent très difficiles, mais chacun y mit du sien. Travailleur et ambitieux, le jeune Donald obtint un emploi à \$6.00 par semaine dans une fabrique de boîtes. Les premiers dix

dollars qu'il économisa lui permirent d'acheter une bicyclette d'occasion afin de faire de la livraison pour augmenter ses revenus. Tout en travaillant, il compléta partiellement ses études secondaires. Le 5 juin 1916, il réalisa sa première ambition en devenant commis junior dans une succursale de la Banque de la Nouvelle-Écosse à Toronto. Ses patrons, qu'il avait favorablement impressionnés, lui accordèrent un traitement annuel de \$300.

Donald Gordon avait mis le pied à l'étrier. Il ne négligea rien pour s'assurer une belle carrière. Dès 1920, il occupe un poste au siège social de la Banque de la Nouvelle-Écosse. Il suit les cours par correspondance de l'Université Queen's sur les banques et le commerce. En 1922, il devient fellow de l'Association canadienne des banquiers dont il avait subi les examens avec succès. Cela lui donna droit à un diplôme qu'il fit encadrer et afficha dans son bureau. Comme plusieurs autres *self-made men*, Donald Gordon sembla souffrir toute sa vie de ne pas avoir eu de grades universitaires. Il est indéniable que cet homme avait de nombreux complexes. Il se savait fort et faible à la fois. Ses audaces et ses scènes tonitruantes cachaient souvent son manque de confiance en lui-même. Il avait peur de s'affronter, de s'évaluer, de se juger. Et cette hantise de l'obscurité, de l'isolement, de la solitude. Son besoin de compagnons de plaisir tapageurs. Son refus de dormir qui l'entraînait dans des beuveries nocturnes presque quotidiennes. En nous décrivant toutes ces faiblesses du personnage, le biographe nous le rend sympathique et nous fait davantage saisir l'importance de son œuvre qu'il a dû réaliser dans des conditions qui n'étaient pas toujours favorables.

Lorsque Graham Towers prend la direction de la Banque du Canada, créée par le gouvernement fédéral en 1934, il recommande la nomination de Donald Gordon au poste de secrétaire de la nouvelle institution. Il est alors directeur adjoint au siège social de la Banque de la Nouvelle-Écosse. Le nom de Gordon circulait au ministère des finances depuis quelques mois. Lors d'une rencontre de banquiers avec le ministère du revenu pour régler un problème particulier de perception d'impôt, le représentant de la Banque de la Nouvelle-Écosse avait apporté une contribution importante aux délibérations et retenu l'attention du commissaire fédéral à l'impôt. Clifford Clark, le tout-puissant sous-ministre des finances, avait été immédiatement mis au courant de l'intervention heureuse de Donald Gordon. La proposition de Towers tomba donc dans un sol fertile. Au mois de février 1935, la Banque du Canada accueillait son premier secrétaire.

En 1938, Donald Gordon est promu au poste de gouverneur adjoint de la Banque du Canada. C'est lui qui eut la responsabilité de préparer, dans le plus grand secret, une politique efficace de contrôle des changes et de la mettre en vigueur immédiatement après l'entrée en guerre du Canada. À cette fin, le gouvernement invoqua la Loi des mesures de guerre. Cette vaste opération, commencée plusieurs mois avant même le déclenchement des hostilités en Europe et couronnée de succès, révéla l'imagination créatrice, la fermeté et la minutie de ce grand réalisateur. Son biographe a raison de soutenir qu'il se classe parmi les spécialistes de la gestion en temps de crise.

Un autre grand défi l'attendait à la présidence de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre qu'il assumait, à la demande du premier ministre King et du ministre des finances Ilsley, au mois de novembre 1941. Il plaça l'économie canadienne sur un pied de guerre et sut mobiliser l'opinion publique au service d'une lutte quotidienne contre l'inflation. Lorsqu'il quitte la Commission au mois d'avril 1947, Gordon peut se rendre le témoignage qu'il a bien rempli son mandat. Du 1er octobre 1941 au 15 février 1947, le coût de la vie au Canada n'a augmenté que de 8.2%. Aux États-Unis, seulement durant les deux années qui suivirent la fin de la guerre, le coût de la vie augmenta de 20%.

Revenu à son poste de directeur adjoint de la Banque du Canada, Gordon s'y sent malheureux. Après les années exaltantes et fécondes qu'il vient de vivre, il a l'impression d'être immobilisé sur une voie d'évitement. Le 1er juin 1950, il accède à la présidence du Canadien National. Louis Saint-Laurent, C.D. Howe et Lionel Chevrier, ministre des transports, l'ont choisi pour réorganiser cette grande entreprise d'État qui, à cause d'une propagande défavorable entretenue depuis longtemps par les défenseurs de la *free enterprise* et les dénigreur systématiques des sociétés de la Couronne, ne jouit pas d'une cote élevée auprès de l'opinion publique. Le nouveau président s'est fixé un programme ambitieux: moderniser les chemins de fer de l'État, augmenter les services que le CN rend au pays et assurer sa rentabilité.

Dix-sept ans plus tard, après bien des affrontements et des déboires, après quelques accidents et erreurs de parcours, Gordon remettait à ses successeurs une entreprise dynamique qui avait su s'adapter aux conditions nouvelles de la seconde moitié du XXe siècle. L'équipement avait été renouvelé, le personnel était mieux choisi et mieux formé, la structure financière avait été placée sur de meilleures assises. Les déficits, malgré des investissements coûteux, avaient diminué et il n'était pas téméraire de prévoir des surplus dans un proche avenir. L'auteur replace dans leur contexte les événements qui, en 1962, soulevèrent la colère du Canada français contre le président du CN. Celui-ci en tira une leçon.

Après trois pénibles mois comme nouveau retraité, Donald Gordon fut nommé président et directeur général de la Brinco (British Newfoundland Corporation) et président du conseil d'administration de Churchill Falls (Labrador) Limited. Un grand projet à la recherche de fonds et d'un administrateur capable de les réunir en mettant l'entreprise en marche pour attirer et convaincre les investisseurs. Les promoteurs avaient recruté le maître-d'oeuvre requis. Il se donna entièrement avec toute l'énergie qu'il pouvait encore mobiliser. Sa force et ses réserves n'étaient plus ce qu'elles avaient déjà été. Les lendemains de la veille devenaient lourds à porter. L'observateur peut se demander si Gordon ne cherchait pas la mort. Il craignait de devenir aveugle et ayant été témoin de la longue agonie de son beau-père, torturé par un cancer de la bouche qui le mina pendant plusieurs années, il espérait partir rapidement comme un cheval épuisé en fin de course. Le 2 mai 1970, son souhait fut exaucé: il mourut dans son sommeil selon son désir maintes fois exprimé. La Brinco n'est plus alors un projet mais une réalité. Autre mission accomplie.

Joseph Schull a bien fait son travail. Il a réuni tous les témoignages de ceux qui ont partagé la vie de Donald Gordon à titre de collaborateurs, d'associés, d'amis ou de parents. Il a consulté ses papiers personnels déposés aux archives de l'Université Queen's — institution à laquelle l'autodidacte Gordon était profondément attaché — et les principaux documents imprimés. D'autres historiens étudieront sans doute la carrière remarquable de Donald Gordon en la reliant davantage à l'évolution économique-sociale du pays, mais Schull conservera le mérite de nous avoir fait vivre dans l'intimité d'un homme de calibre exceptionnel à une époque où les créateurs non conformistes étaient libres. C'était avant l'ère de notre démocratie égalitaire et misérabiliste.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

MICHEL BRUNET